

Le patrimoine artistique convoité

La spoliation du patrimoine et l'enlèvement des cloches : deux sujets de préoccupation dans nos régions occupées.

Dès le mois qui suit l'invasion, de curieuses visites intriguent le clergé. Le 18 septembre, le chanoine Schmitz écrit : « Mgr a reçu [...] un civil, chargé par l'Autorité militaire d'affaires spéciales. Il avait la singulière mission d'interroger Monseigneur sur les pièces du trésor de la Cathédrale et des Sœurs de Notre-Dame.

Le lundi suivant, 21 septembre, nouvelle visite d'un archéologue allemand, accompagné de Mr [Joseph] Destrée, des Musées bruxellois du Cinquantenaire, d'abord à S. Aubain – où j'ai fait répondre que le Musée n'est pas visible, ensuite chez les Sœurs de Notre Dame – où la R^{de} Mère a répété ce qu'elle avait dit la fois précédente. « Dès l'annonce de la guerre, tout a été mis dans une cachette capable de préserver de l'incendie, du bombardement et d'accident quelconque. ».

L'explication est donnée le même jour par *L'Ami de l'Ordre*. Le quotidien namurois reprend le *Düsseldorfer General Anzeiger*, du 18 septembre, qui titre : « L'Allemagne prend sous sa protection les trésors artistiques belges ». Des mesures sont prises pour les collections qui, contrairement aux musées, ne peuvent bénéficier facilement d'un contrôle militaire : les œuvres d'art innombrables qui se trouvent ailleurs, par exemple dans les églises, les maisons communales, etc. Celles-ci doivent être soustraites à la mainmise des commerçants et des voleurs indigènes. Schmitz s'indigne : N'eût-il pas mieux valu arrêter la torche incendiaire devant les joyaux d'architecture de Walcourt, de Dinant, de Spontin..., pour ne parler que de notre diocèse ?

Le directeur du Musée d'art de Berlin, Otto von Falke, a été chargé, en se mettant en rapport avec des spécialistes belges, de faire des constatations locales dans les centres d'art comme Louvain, Namur, Andenne, Huy, Nivelles et Liège. Cet article ne rassure cependant pas les gestionnaires de patrimoine. Bien que l'article 57 de la 4^e convention de La Haye (1907) interdise toute saisie, on interprète ces visites comme des repérages en vue d'un transport en Allemagne.

On usera dès lors de mille prétextes pour les contrer : absence du responsable, clé introuvable... Pour une œuvre majeure comme *l'Agneau mystique* des frères Van Eyck à Gand, on fera gober un transfert des panneaux centraux en Angleterre, alors qu'ils sont cachés en ville.

Marie-Christine CLAES

Le pays de France, 13 mai 1915. Les caricatures parues à l'étranger, qui circulent sous le manteau en Belgique, confortent la conviction que les Allemands veulent saisir les œuvres.



COMMUNIQUE ALLEMAND (Suite)

« L'ennemi a prétendu que nous manquions de cadres. Nous avons su en trouver au delà de nos besoins !... »

On enlève les cuivres, pas les cloches

Des réquisitions officielles ne se feront cependant en Belgique que dans le cadre de la collecte de métaux pour les usines d'armement.

Le 1^{er} octobre 1917, Schmitz commente un arrêté de saisie de tous les cuivres sans exception : « *Cet arrêté [...] va dépouiller nos maisons de ces œuvres d'art et objets de confort qui en font la richesse et l'intérêt. Il donne un exemple quelques jours plus tard : À l'hôtel d'Harscamp, ils ont enlevé des appliques en bronze et cuivre de pendules en marbres, laissant les morceaux de marbre dissociés.* »

En 1918, les rumeurs récurrentes depuis fin 1915 d'un prochain enlèvement des cloches sont confirmées : le dimanche 24 février, *L'Ami de l'Ordre* reproduit l'arrêté d'inventaire des cloches en bronze et tuyaux d'orgue en étain, signé par le Gouverneur von Falkenhausen.

Le chanoine Tharsicius envoie alors des enfants dans toutes les maisons de la Ville, pour prévenir que l'évêque protestera contre l'enlèvement. « *À 5 h., les nefs étaient littéralement combles. [...] Au milieu d'un silence très émouvant, Mgr lut lentement, très lentement, la protestation, l'accentuant aux endroits plus frappants. Elle a fait une profonde émotion.* »

À Saint-Loup

Le 18 avril, Schmitz relate la résistance aux manœuvres de l'occupant : « *Un capitaine, 3 soldats et un ouvrier allemand (civil) se sont rendus hier dans plusieurs églises de la ville, pour continuer l'inventaire des cloches. [...] À St Loup, ils étaient à l'orgue, montés sur les corniches, etc., mesurant les tuyaux, quand le sacristain est entré. Avez-vous les clefs ? Oui. Et il les conduisit à la sacristie. Mais ce ne sont pas ces clefs là ! – Je n'en ai pas d'autres. Mécontentement. Qui les a ? – M. le Curé. Après avoir vainement sonné au presbytère, ils se sont rendus rue S.Loup et ont essayé de fracturer la porte S. Véronique, sans y réussir. Environ 50 personnes observaient. Ils se sont éloignés. [...] Ces visites ont donné lieu à toutes sortes de scènes grotesques ou amusantes, que l'on se raconte aujourd'hui.* »

Début mai, le curé de Forville, très énergique, chasse des soldats de son église et ceux-ci le menacent. Mais le 7 mai 1918, le calme revient : bien que *L'Ami de l'Ordre* ne soit pas autorisé par la censure à relayer l'information, on apprend l'annonce officielle que les cloches ne sont plus en péril, suite à l'intervention du pape Benoît XV. Contrairement à la Seconde Guerre, où 4 547 cloches belges seront dépendues (rapport de la Commission Joseph De Beer), l'enlèvement des cloches aura été de faible ampleur.

Le chanoine Schmitz aura le bonheur d'annoncer qu'à Namur, le vendredi 22 novembre, à 11 h, toutes les cloches ont salué l'entrée solennelle des 600 cavaliers anglais libérateurs de la ville.

Marie-Christine CLAES

Les clichés allemands de l'IRPA

À l'été 1917, l'occupant allemand débutait la réalisation d'un inventaire photographique.

Cet inventaire concernait le patrimoine belge à l'échelle nationale et était mené sous la direction de Paul Clemen, conservateur du patrimoine de Rhénanie. Une équipe de plus de trente historiens de l'art, architectes et photographes a immortalisé les principaux monuments artistiques de Belgique. Jusqu'à l'Armistice, ils ont effectué plus de dix mille prises de vue : 4 982 en Flandre, 3 436 en Wallonie et 1 717 à Bruxelles.



Juste avant la fin de la guerre, les négatifs, tous sur plaques de verre, ont été emportés en Allemagne. Quelques années plus tard, la collection complète a pu être achetée par l'État belge.

Walcourt, église Saint-Materne. Détruit suite à un violent incendie lors de l'invasion en 1914, le clocher sera remplacé à l'identique en 1926. La place a été évacuée par les Allemands pour la prise de vue ; seul un soldat est resté, de dos, pour donner l'échelle.

©IRPA, Bruxelles, cliché allemand B020510, 1917 ou 1918.

Depuis, les clichés allemands sont conservés à l'Institut royal du Patrimoine artistique (IRPA) à Bruxelles. Aujourd'hui, ces clichés allemands, d'une très haute qualité, entament une nouvelle vie. Dans le cadre de la commémoration de la Première Guerre mondiale, un vaste projet de recherche, rendu possible grâce au soutien de la Loterie nationale, a confirmé le très haut potentiel de cette collection déjà révélé en 2006 par Christina Kott dans la publication de sa thèse : *Préserver l'art de l'ennemi ? Le patrimoine artistique en Belgique et en France occupées, 1914-1918*. Pendant trois ans, tous les négatifs ont été numérisés à haute définition.

En province de Namur

Pour la province de Namur, on compte 345 clichés, dont 145 pour l'entité de Namur (2 de Dave, 1 de Flawinne, 1 de Gelbressée, 2 de Jambes, 2 de Lives-sur-Meuse, 5 de Loyers, 4 de Malonne, 9 de Marche-les-Dames, 117 de Namur et 2 de Wépion).

Les Allemands se sont surtout focalisés sur le patrimoine religieux : l'église Saint-Loup (44 photos), l'abbaye de Floreffe (39), l'église Saint-Materne de Walcourt (25), l'église Notre-Dame de Dinant (18) et l'église Saint-Lambert de Bouvignes (10) sont les bâtiments les mieux couverts.

Ils avaient une prédilection pour le mobilier baroque, avec les confessionnaux de Saint-Loup et les stalles de Floreffe, mais se sont aussi visiblement intéressés au jubé dit *de Charles-Quint* à Walcourt.

On constate une volonté de mettre en exergue des œuvres présentant un lien avec le Saint-Empire romain germanique. Car à l'aspect scientifique de la mission photographique, s'ajoutait une certaine propagande. Montrer une histoire commune entre l'Allemagne et la Belgique était un moyen de justifier l'annexion de notre pays et, si possible, s'attirer la sympathie de ses habitants.

Une certaine priorité fut donnée au patrimoine artistique flamand, dans le cadre de la *Flamenpolitik*, politique de séduction menée par les autorités d'occupation.

À Namur, les photographes qui ne disposaient plus du lourd matériel de l'*Institut de Photogrammétrie de Berlin*, utilisé dans d'autres villes comme Tournai, Mons, Liège, Gand et Anvers, ont surtout photographié des détails de bâtiments, notamment de maisons privées.

Les nombreuses photographies de maisons bourgeoises étaient censées aider les plans de reconstruction établis par l'occupant. La couverture de la maison Lockem, rue Julie Billiard, est particulièrement intéressante, car ce splendide bâtiment néoclassique a, hélas, disparu lors des bombardements de 1944.

Au-delà de leur valeur intrinsèque (documentaire et parfois esthétique) et de leur importance historique et sociologique, les clichés allemands sont d'une richesse iconographique inépuisable. Ils se révèlent très utiles pour l'étude du patrimoine artistique en Belgique et peuvent devenir inspirants pour sa gestion aujourd'hui.

Car, à travers les décennies, les monuments historiques et les objets d'art ont souvent été l'objet de destructions, de modifications ou de restauration. L'inventaire photographique de 1917-1918 nous permet de documenter et d'étudier cette évolution historique du patrimoine culturel.

Marie-Christine CLAES

- Pour en savoir plus : KOTT Christina et CLAES Marie-Christine (éd), *Le patrimoine de la Belgique vu par l'occupant : un héritage photographique de la Grande Guerre*, Bruxelles, 2018.



La tour Marie Spilar au fond de la cour de la maison Lockem, rue Julie Billiard à Namur, été 1918. Cette tour (1388-1390) appartenait à la troisième enceinte de la ville et fut bâtie sur la propriété de Marie Spilar, qui lui a donné son nom. Dégagée suite aux bombardements de 1944, elle a été restaurée en 1949 par les architectes Jules et Jean Lalière. Une prise de vue depuis le même angle que le cliché allemand est aujourd'hui impossible, vu les reconstructions.

©IRPA, Bruxelles, cliché B019976.

L'exposition d'aide et assistance aux artistes

Du 5 au 25 septembre 1917, une exposition de peinture et sculpture est organisée à l'École moyenne des Filles, rue Lelièvre, à Namur.

Cette école est située à l'emplacement de l'actuel Lycée Blanche de Namur. L'exposition est organisée par le *Comité d'aide et protection aux artistes de Namur*, sous l'égide du *Comité provincial Aide et protection aux artistes* et du *Comité national de Secours et d'Alimentation*.

Le catalogue consiste en cinq pauvres feuilles dactylographiées, dupliquées à l'encre violette. Les nombreuses lacunes et erreurs (fautes de frappe, noms estropiés) témoignent d'un amateurisme ou d'une hâte dans l'organisation.

De nombreux artistes namurois contribuent en présentant leurs œuvres, dont certaines seront offertes comme lots d'une tombola : le graveur Henri Bodart, le sculpteur Désiré Hubin, les peintres Jean Carrier, Joseph Claes, Eugène Collignon (Beez), Collin, Albert Dandoy, Maria Dassonville (Wépion), M. Deridder, Albéric Duyver (La Plante), Louis Faille (Jambes), Marcel et Jean Grafé, Adolphe et Frédéric Jomouton, Désiré Merny, M^{lle} L. Salpétrier (Godinne), Mathieu Thirionnet, L. Thomé et Théo Tonglet.



Victor Thise expose notamment *La soupe communale à Huy*. Peut-être s'agit-il des dessins édités au format carte postale par l'Œuvre de la Soupe de Namur.

CeRHiN, fonds Simon, inv. SIM_CP_1.

D'autres artistes, dont plusieurs jouissant d'une certaine notoriété, ont répondu à l'appel de leurs confrères namurois pour rehausser l'exposition : les Bruxellois Géo Bernier, Gisbert Combaz, Auguste Danse et sa fille Louise (tous deux graveurs renommés), Constant Dratz, Fél. Guillaume, Léon Londot, Alexandre Marcette, M. et Georgette Meunier, Ramah, M. Stevens, Theunis et Pierre Thévenet (qui fréquente régulièrement la région d'Anseremme). Les Liégeois François Maréchal et Armand Rassenfosse (ami de Félicien Rops), tous deux graveurs, ont probablement été sollicités par Henri Bodart, de même que les Danse.

Henry Lavachery, de Vilvorde, Conservateur aux musées du Cinquantenaire, est un ami des Grafé. Victor Thise est un artiste hutois. Les lieux de résidence d'une comtesse de Liedekerke, de Douxchamps-Delmotte et de G. Lemeunier ne sont pas indiqués.

Des particuliers namurois prêtent des œuvres pour compléter l'exposition, comme le brasseur Franz Wodon-Derenne (rue des Brasseurs, 97), qui met à disposition des organisateurs une allégorie par Louis Faille.

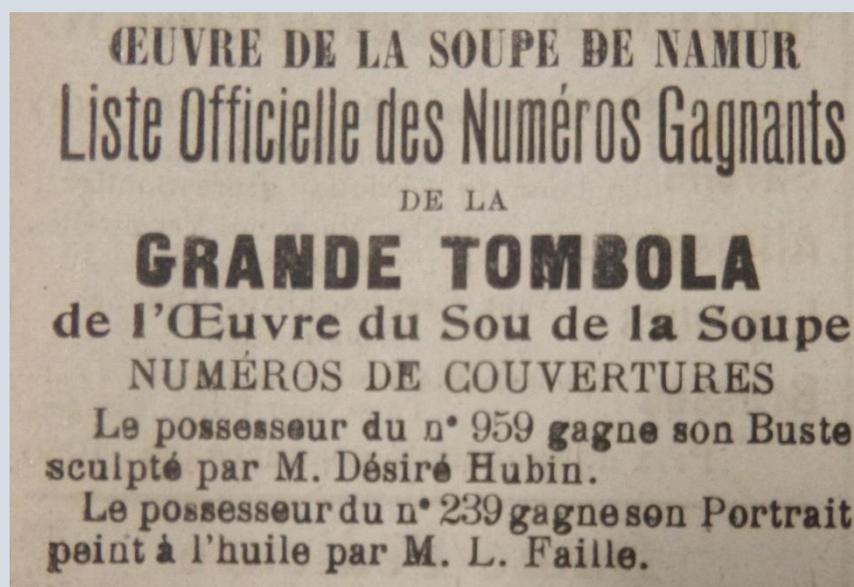
Dans *L'Écho de Sambre et Meuse*

Curieusement, ni l'exposition ni la tombola organisée n'auront d'écho dans *L'Ami de l'Ordre* ou dans son concurrent *L'Écho de Sambre et Meuse*.

Ce dernier est un journal clairement pro-occupant : il vante les victoires allemandes et la séparation administrative du pays. Il s'efforce aussi de donner l'image d'un Namur aux nombreuses activités mondaines, et consacre de nombreux articles aux manifestations culturelles, notamment des comptes-rendus d'expositions (Eugène Collignon le 26 février 1918 et Henri Bodart, le 17 avril 1918). L'accent est également mis sur les événements de bienfaisance : le 3 janvier 1917, il annonce que l'*Œuvre de la Soupe* organise jusqu'au 10 janvier, de 11 à 1 et de 3 à 7 heures, une exposition dans les salons de la Maison Wilbrant, 21 rue de Bruxelles. Le 25 février 1917, il communique les numéros gagnants d'une tombola : Louis Faille et Désiré Hubin offrent aux gagnants un lot qui flattera leur ego.

Marie-Christine CLAES

*L'Écho de
Sambre et
Meuse*, 25
février 1917.



La haine de l'occupant et la résistance par l'humour

En temps de guerre, le crayon devient une arme de résistance.

La caricature – de l'italien *caricare*, charger – est un dessin satirique, qui peut se décliner de diverses manières. Le portrait-charge déforme ou exagère les traits physiques pour exprimer le caractère ou les travers d'un individu ou d'un groupe ; l'animalisation est un moyen fréquemment utilisé. La caricature de situation met en exergue un événement pour dénoncer un type de comportement. Un bon exemple est le bombardement de la Cathédrale de Reims qui devient pendant la Première Guerre mondiale le symbole de la barbarie allemande. Ainsi, une carte postale *Sur les hauteurs de Reims* (France, éditions A. Tantot) met en scène un dialogue entre un artilleur allemand et son officier. Le soldat : *Où faut-il tirer, herr Lieutenant ?* La brute : *Tu ne vois donc pas la cathédrale, imbécile ?*

Pendant tout le conflit, des périodiques de pays ou de zones non occupés publient des pages de caricatures satiriques, notamment *De Hollandsche revue*, le magazine britannique *Punch* ou l'hebdomadaire *Le pays de France*. De nombreuses cartes postales commerciales sont aussi imprimées en France non occupée. Elles ont pour but de toucher un public le plus large possible et ne brillent en général guère par leurs qualités graphiques : *la Marche triomphale vers Paris* (éditions AR) est un défilé de cochons coiffés d'un casque à pointe. Une carte illustrée d'un dessin montre même de jeunes soldats avec casque à pointe dans des poses pornographiques formant des lettres majuscules, de manière à obtenir les mots *Kultur allemande*. Tout cela n'était pas du meilleur goût et n'a plus aujourd'hui qu'un intérêt sociologique.

En province de Namur, le peintre namurois Joseph Claes (Hasselt, 1874 – Beauraing, 1956) et le sculpteur dinantais Alexandre Daoust (Bioul, 1886 – Champion 1947), se sont adonnés à la caricature pendant la Première Guerre et nous ont laissé des dessins qui, s'ils diffèrent par la forme, sont fort proches par les thématiques et les sources d'inspirations. Aux heures sombres de l'invasion, tous deux soulignent l'usage révoltant de la devise « *Gott mit uns* ».

**Alexandre Daoust,
Soldat belge, déjà
blessé, achevé par les
Allemands. Warnant,
1914.**

Carte postale d'après un
dessin. Coll. Famille Claes.



Joseph Claes l'indique au bas d'un dessin représentant un mur de fusillé, tandis qu'Alex Daoust y fait une subtile allusion dans son dessin *Soldat belge, déjà blessé, achevé par les Allemands. Warnant, 1914* : la scène se passe devant une potale. Dans d'autres dessins de Joseph Claes, des soldats allemands coiffent d'un casque à pointe le Christ en croix.

La laideur physique exprime par analogie la noirceur morale

Les massacres d'août 1914 ont marqué les esprits et jusqu'à la fin de la guerre, on représentera l'Allemand comme une brute repoussante pour fustiger le comportement barbare des soudards avinés lors de l'invasion. On dessinera souvent l'Allemand massif pour évoquer par opposition son manque de finesse d'esprit : ainsi pour Daoust, *Type d'énergumène des Meldeamt (Les Allemands en Belgique, 1917)* ou *Spécimen de la race régénératrice* avec pour légende : « *Les adverbes restent toujours invariables, excepté brutalement qui fait au féminin brute allemande.* » Pour Joseph Claes, quand *Ils ne sont pas lourdauds, ils sont beaux, grands, forts et bêtes.*

La balourdise des soldats

La pesante obligation de loger les occupants donne lieu à des caricatures les tournant en dérision. Daoust dessine un couple de vieux riant dans le dos d'un gros soldat à genoux et mains en l'air, mimant une lâche reddition : « *Si je vais au front, je crierai Kamarade !* » Une vieille, pelant ses pommes de terre devant le portrait du Roi Chevalier, doit subir la goujaterie de ses deux locataires.

Un rapport de forces inégal

Représenter l'opresseur comme un géant est une symbolique utilisée par de nombreux dessinateurs (on pense à *L'ogre corse* des caricatures antinapoléoniennes ou au capitaliste des dessins de František Kupka pour la revue anarchiste *L'Assiette au Beurre* en 1902).

Le titre de cette caricature de Joseph Claes, *Les 93*, donne la clé de ce dessin : sous le globe terrestre, les personnages écrasés par l'empereur d'Allemagne Guillaume II ne sont pas les Alliés, mais bien les 93 intellectuels allemands qui, le 4 octobre 1914, ont signé *l'Appel des intellectuels allemands aux nations civilisées*. Ils ont rédigé ce Manifeste des 93 pour réfuter les accusations portées contre l'armée allemande lors de l'invasion de la Belgique neutre (atrocités et destructions du patrimoine artistique). Cet asservissement de scientifiques, de philosophes et d'artistes à la raison d'État suscita une indignation internationale et une réplique virulente de l'écrivain français Romain Rolland.

Les dessins d'Alex Daoust seront édités dès la fin de la guerre sous forme de cartes postales, en 1919. Ceux de Joseph Claes ne seront pas publiés de son vivant.

Marie-Christine CLAES



Joseph Claes, *Les 93*. Dessin au crayon.

© IRPA, Bruxelles, cliché X038453.

Ernest Delvigne, photographe et espion

Le photographe amateur namurois Ernest Delvigne a réalisé plus de 400 clichés pendant la Grande Guerre.

Fils du notaire Jules Delvigne et de Flore Lenoir, Ernest Delvigne marque, pendant ses humanités au Collège des Jésuites, un intérêt pour les techniques et les sciences. Hélas ! Il est blessé lors d'un jeu avec des condisciples : un décollement de la rétine lui fait perdre un œil. Il portera toute sa vie des lunettes aux verres épais et ce handicap l'empêchera de mener les études d'ingénieur qu'il envisageait. Il fonde une petite société commerciale, et invente un ventilateur couplé à un réveil, dont on pouvait programmer le déclenchement. Il vit 17 rue Godefroid avec sa mère veuve, son frère aîné Maurice, qui a repris l'étude notariale, son cadet Paul, inspecteur des eaux et forêts et sa sœur Jeanne. Vers 1900, Ernest commence à s'adonner à la photographie, peut-être incité par des voisins : au n° 38, Fernand Béguin est portraitiste professionnel ; au n° 2, le pharmacien Adolphe Chisogne vend des produits photographiques ; rue de Bruxelles, l'imprimeur Jacques Godenne est une personnalité dans le monde de l'image à Namur.

En 1902, Ernest participe à la fondation des *Conférences populaires*, dont il reprendra la direction en 1909 : plus de 600 conférences avec projections de diapositives seront données dans les villages. En 1910, il devient membre de *l'Association belge de Photographie*.

Au début de la guerre, il se met à la disposition de l'échevin Golenvaux pour des travaux de renseignements militaires. Proche de l'Évêque, Delvigne connaît bien son secrétaire particulier, Jean Schmitz. La démarche du photographe va de pair avec celle de l'écrivain. Delvigne documente la mobilisation, les réquisitions par l'armée belge, puis les destructions des ponts par le Génie, les églises de Boninne et Maizeret bombardées par les Allemands, le palais de justice saccagé, la place d'Armes anéantie. Après l'entrée des Allemands, il ruse pour ne pas s'attirer leurs foudres en photographiant les blessés belges et français.

Ernest Delvigne dans son bureau de Rotterdam. Il laisse une énigme : comment cet homme décrit comme doté d'une si mauvaise vue, est-il devenu l'un des meilleurs amateurs photographes de Namur au tournant du siècle ?

Coll. André Delvigne.



Le 12 octobre 1916, il quitte la Belgique, craignant des indiscretions quant à ses activités. Du 15 décembre 1916 au 30 mars 1917, à la demande du premier ministre Charles de Broqueville, il donne des conférences avec projection, sur le front et à l'arrière. Il photographie le front de l'Yser : ateliers de montage, véhicules, armement, et même un sous-marin. En mai 1917, il traverse la Manche, rencontre le baron de Dorlodot en Angleterre, puis, à partir du 30 mai 1917, occupe le poste de chef de service à l'*Intelligence Office* en Hollande.

Affectueux baisers de votre vieil oncle

En 1918, Ernest envoie à sa famille une série de cartes postales au langage codé, aujourd'hui conservées aux Archives de l'État à Namur.

Postées dans différentes villes de Hollande – Rotterdam, Dordrecht, Heerlen – ces cartes transitent par le Crédit mutuel hypothécaire, rue Léopold, 25 à Bruxelles, dont le directeur est un dénommé Coene. Cette adresse est sûre, Maurice étant l'un des fondateurs de cet organisme de prêt. Ernest craignait que la boîte aux lettres familiale soit surveillée. Selon que les cartes sont adressées à sa mère ou à sa sœur, elles ont pour destinataire F. Coene ou Jeanne Coene. Il signe *Hartog*, *Hosselet* ou *Dossogne*, ce dernier nom étant celui d'une famille amie à Profondeville. Les cartes donnent des nouvelles de proches et en sont avides. Les prénoms sont souvent féminisés, afin de donner un caractère plus anodin aux missives. Lui-même signe parfois Ernestine, mais se fait en général passer pour un vieil oncle inoffensif. Des noms de rues namuroises désignent les personnes y habitant : *M. Godefroid* est son frère Maurice ; *M. Grandgagnage* est probablement son oncle Joseph Delvigne, assureur au n° 9 de cette rue. *M^{lle} de la Pairelle* est une amie, Jeanne du Pierreux.



Louise Thomas est M^{Br} Thomas-Louis Heylen, *M. Larchi* est l'archiprêtre de la cathédrale et son ancienne servante *Léontine Delooz*, n'est autre que son vicaire, l'abbé Léon Delooz, passé en Hollande.

Ernest passe plusieurs fois la frontière hollando-belge malgré 300 kilomètres de clôtures électrifiées – d'Aix-la-Chapelle à Knokke, sous une tension de 2 000 volts – grâce à un ingénieur cadre en bois qui permettait d'écarter les fils et de passer la nuit entre deux rondes des gardes-frontière. Après la guerre, il photographiera une reconstitution de ce passage périlleux. Coll. André Delvigne.



Permis de séjour d'Ernest Delvigne à Paris, janvier 1917. Fin 1916 et début 1917, il est à Paris, où il se laisse aller à quelques photos touristiques : la tour Eiffel, le pont Alexandre III, les jardins du Luxembourg... Coll. André Delvigne.

Les cartes concernent surtout l'envoi de colis à son frère Paul, prisonnier pour avoir aidé de jeunes gens à passer la frontière, détenu à Siegburg, au sud de Cologne. Le régime carcéral de cette forteresse pour espions est très dur. Le 17 avril 1918, Ernest évoque la possibilité d'un transfert dans une prison belge : « *Quel bonheur se serait pour vous si Paul pouvait reprendre cette brasserie à Diest.* » Les cartes sont émaillées d'un humour pétillant : « *La vie devient très amusante, car on manque de tout, ce qui n'empêche pas que personnellement, je ne manque de rien.* » Mais les siens lui manquent : « *sauf la séparation (ce qui est hélas l'essentiel !), je serais satisfait de mon sort.* »

Au fil des envois, on devine une tendresse respectueuse pour sa maman âgée, et une complicité avec sa sœur Jeanne, qu'il tente de rassurer : *Albertine est gouvernante aux colonies*. Il a appris que son fiancé, l'avocat Albert Dumont, est devenu substitut du Procureur du Roi au Congo belge.

En 1918, il rencontre en Hollande Étienne Terwagne, en réalité le secrétaire de M^{gr} Heylen, le chanoine Tharsicius. De nationalité hollandaise, celui-ci a agacé par ses déclarations les Allemands qui l'ont expulsé en mai 1918 vers la Hollande. Grâce à Ernest Delvigne, Tharsicius gagne l'Angleterre.

Aux bons soins de Winston Churchill

Le 1^{er} mars 1919, le Secrétaire d'État britannique à la guerre, Winston Churchill, écrit à Ernest Delvigne pour lui annoncer qu'il a été cité dans une dépêche du Field Marshall Sir Douglas Haig datée du 8 novembre 1918, en raison de « *services vaillants et distingués sur le champ de bataille* ». Ernest faisait partie du service des volontaires attachés à l'armée britannique en France. Le 28 septembre 1922, Ernest Delvigne épouse Jeanne Debouche. Le couple s'installe à Profondeville, où naîtront leurs deux fils. Il se consacre à l'exploitation d'un élevage avicole et meurt le 12 juin 1962, à l'âge de 81 ans.

Marie-Christine CLAES

Amsterdam, le 1-10-18

Ma chère Mère.

Vous me demandez des nouvelles de M^{re} Dumont et de ses enfants. En voici : M^{re} Dumont se port à merveille et me charge de vous le faire savoir en la remerciant à votre bon souvenir. Albertine est auprès d'elle pour six mois en bonne santé. Elle aussi. Espérons que alors la guerre sera finie et qu'ils pourront tous rentrer chez eux. Si la guerre dure encore, il faudra bien que Albertine se décide à reprendre pour un an encore son métier d'institutrice aux colonies.

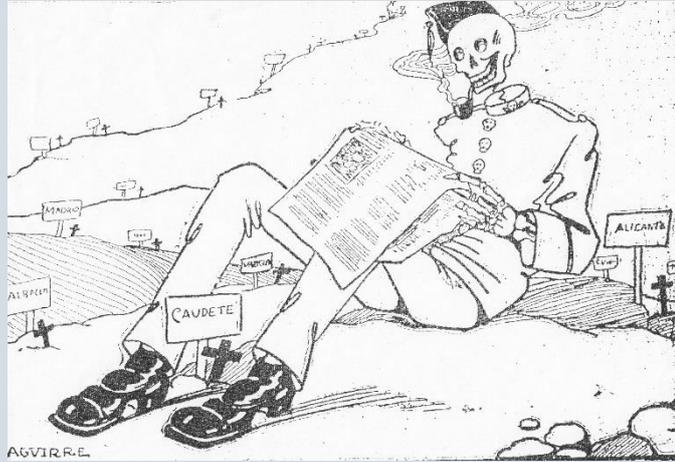
Je me porte bien et continue à me plaire au milieu d'amis charmants. Joignez-vous bien et achery de vous faire un bon souvenir pour affronter un nouvel hiver. Votre promesse me demande mon portrait, Oh là - lui qui il m'est impossible actuellement de le lui envoyer. A-t-il reçu les 400 cigarettes que

Lettre en langage codé envoyée depuis les Pays-Bas, par Ernest Delvigne à sa sœur Jeanne, restée à Namur, avril 1918. Ainsi, « *Albertine* » est Albert Dumont, fiancé de Jeanne, substitut au Congo belge. AÉN.

La grippe qui tue plus que la guerre

Bien plus meurtrière que la guerre : la grippe espagnole. Nos régions ne sont pas épargnées par la terrible épidémie.

C'est parce que la presse espagnole est la première à évoquer son importance que cette grippe est ainsi dénommée. Des informations sont notamment publiées sur l'état de santé du roi Alphonse XIII. L'Espagne, pays neutre, publie librement. Dans les pays en guerre, par contre, la censure occulte dans un premier temps ce mal inconnu qui, curieusement, frappe surtout les adultes robustes, et donc les soldats. Il faut éviter que les Allemands sachent que les Alliés sont affaiblis par une maladie !



« Dernière minute. Continue de se présenter avec un caractère bénin. On manque de cimetières. » (Caricature de Lorenzo Aguirre, *El Figaro*, 25 septembre, 1918)

Wikimedia Commons.

Elle est due à une souche (H1N1) particulièrement virulente de grippe, qui se répand en pandémie de 1918 à 1919. Selon l'Institut Pasteur (Paris), cette pandémie a fait 50 millions de morts.

Mais les victimes sont difficilement chiffrables en Asie, et certaines réévaluations récentes avancent jusqu'à 100 millions de morts. C'est la pire hécatombe jamais connue. La peste noire, qui avait tué entre 30 et 50 % de la population européenne en cinq ans, de 1347 à 1352, n'avait fait que 25 à 30 millions de victimes.

Selon le professeur Michael Worobey (*University of Arizona*), le virus de la grippe espagnole est la combinaison d'une souche humaine (H1), provenant d'une grippe saisonnière H1N8 circulant entre 1900 et 1917, avec des gènes aviaires de type N1. En résulte une souche H1N1, ancêtre de la fameuse grippe A/H1N1 de 2009. Le virus devient agressif au cours de l'été 1918, tuant 2 à 4 % des personnes infectées.

À Namur

Le 27 juin 1918, un comité de salubrité publique est créé à Namur. En font partie l'échevin des travaux publics Lecocq, Léon Trousse, président du bureau de bienfaisance, les docteurs R. Ghéquierie (directeur de la maternité provinciale), E. Goffin, G. Falmagne, H. Braconnier, R. Wodon, R. Verniory, Haibe, les pharmaciens Adolphe Chisogne et A. Hermanne, et enfin Omer Rhodius, ingénieur de la ville (cfr *l'Écho de Sambre et Meuse*, 3 juillet 1918).

Le clergé local paie un lourd tribut

Les Carnets du chanoine Schmitz s'attardent sur les ravages dans le clergé, bien recensés car des courriers sont envoyés à l'Évêque dès que la mort frappe un prêtre.

Le 19 octobre 1918, Jean Schmitz relate : « *Je me rends aux obsèques de M. Materne, curé de Liernu, prêtre en pleine force, que la grippe a enlevé en quelques jours. Le samedi précédent, il avait visité 30 malades. En rentrant, il s'est senti pris lui-même. Mercredi, il mourait, après une crise de quelques heures, en proie à une forte fièvre. Il voyait des Allemands qui se précipitaient sur lui, et voulaient le fusiller. Dix-neuf personnes sont mortes dans ce village, en huit jours. Mercredi, on en a enterré 6 ; ce samedi, jour des obsèques de M. le Curé, 5. À Meux, sept personnes attendent la sépulture, 500 sont au lit. Cette épidémie a successivement envahi Fleurus, Baulet, Velaine, Gembloux, Grand Leez, Sombreffe, Aische, Meux, Liernu, S. Germain, Émines. La panique est telle, dans ces villages, que personne n'ose sortir des maisons. Aux funérailles de M. le Curé, pourtant si vénéré et aimé, il n'y avait pas 150 personnes. Rares sont les paroissiens qui ont osé pénétrer au presbytère. Les prêtres ont dû enlever eux-mêmes le cercueil et le porter, par le derrière de la maison et le jardin, pour éviter le perron aux nombreuses marches. Cette grippe sévit partout. À Marche-en-Famenne, le nombre des malades s'élève à 1 100 ».*

Le 22 octobre, il note qu'à Wartet, 200 malades sont alités. « *Il n'y a pas de médecin. Trois sœurs de charité sont sur place. Sept morts en un jour* ». Le 26 octobre, « *De partout, les nouvelles les plus alarmantes sur l'extension de la grippe. M. le Curé de Wartet est administré* ». Le lendemain, il annonce la mort du Vicaire Diericx, de Floreffe, suivi deux jours plus tard par l'abbé Walgraffe, curé de Fraire. Le 30 octobre, c'est le tour de l'abbé Vauthier, qui remplissait la fonction de supérieur à Maredsous. Jeudi 31 octobre, il écrit : « *Nouvelle victoire de la grippe : M. l'abbé Roland, curé de Roux, lez Fosses* ».

À la Toussaint meurt le jeune curé d'Évrehailles, l'abbé van Cutsem. Mignon, le professeur de poésie à Floreffe, que l'on pensait sauvé, trépassé. Un élève de 4^e est mort dans ce collège, un autre dans sa famille. Deux jeunes religieuses de l'établissement sont aussi à la mort. Après l'armistice, la libre circulation apportera un surplus de sinistres nouvelles : « *À Saint-Hubert, la grippe a fait des ravages extraordinaires. Presque tous les enfants de l'École de bienfaisance sont morts (plus de 60). Il ne reste en vie qu'une seule Sœur de Charité (sur 4)* ». Après l'abbé Monin, vicaire de Rochefort, défunt le 28 novembre, l'effroyable litanie se termine le 11 janvier 1919 avec l'annonce d'un dernier trépassé : l'abbé Nicks, professeur de philosophie à Bastogne.

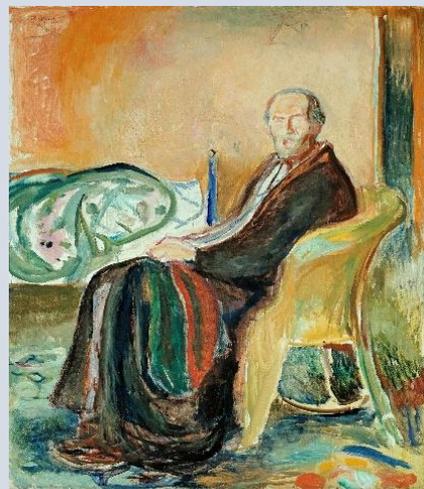
Les victimes célèbres

Le peintre viennois Egon Schiele est emporté à 28 ans, le 18 octobre 1918, trois jours après son épouse enceinte de six mois. La France déplore la mort de deux écrivains : le poète Guillaume Apollinaire (9 novembre 1918) et le dramaturge Edmond Rostand (2 décembre 1918). Le peintre norvégien Edvard Munch (1863-1944) est atteint en 1919, mais en réchappe. À Marcinelle, une célébrité locale, le chansonnier Ferdinand Davaux, natif de Charleroi, succombe le 5 décembre 1918.

Marie-Christine CLAES

Edvard Munch, *Autoportrait avec la grippe espagnole*, 1919, huile sur toile, Galerie nationale d'Oslo.

nasjonalmuseet.no/samlingen/objekt/NG.M.01867



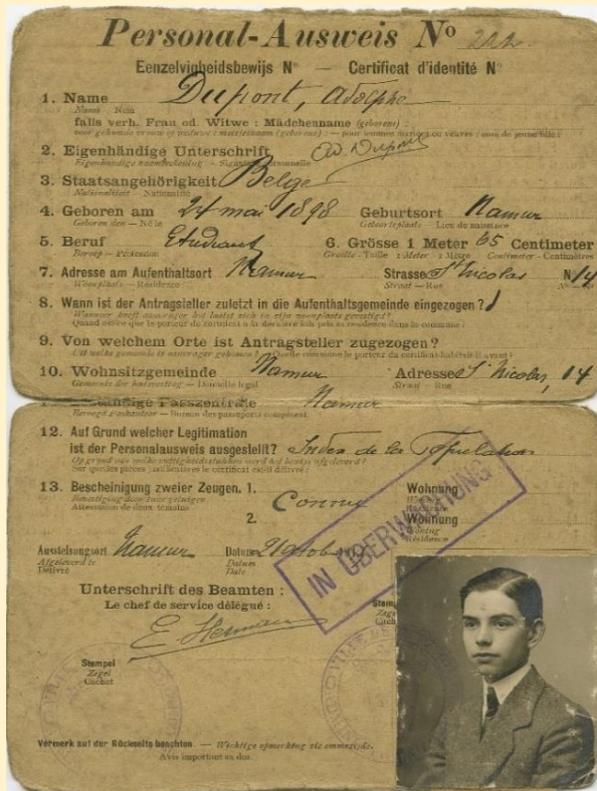
La retraite captée par deux Namurois

Les Allemands plient bagagent. Deux photographes namurois, Adolphe Dupont et Fernand Gilles, en sont témoins.

Adolphe Dupont

Adolphe Dupont, jeune photographe amateur, n'a que vingt ans quand est signé l'armistice, le 11 novembre 1918. Malgré le climat incertain de la fin de la guerre, il suit les préparatifs de départ des Allemands : place du Marché aux Légumes, il photographie un campement temporaire des Allemands au début de la retraite. Il suit ensuite l'armée vaincue, place d'Armes, puis place Ferdinand Kegeljan, se dirigeant vers le pont de Jambes. Au quai du boulevard Isabelle Brunell, il photographie l'important matériel attendant d'être chargé sur des péniches qui seront tirées par des remorqueurs. Il nous laisse un reportage de quelques plaques sur verre 9x12 cm, prises furtivement mais néanmoins riches en informations sur l'état des troupes et de leur charroi, et surtout révélatrices de l'état d'esprit des Allemands désabusés et de la population namuroise affaiblie par cinq années de privations.

Adolphe Dupont est né à Namur en 1898. Son grand-père (Namur, 1827-1908), dont il porte le prénom, a fondé en 1892 la *Société photographique de Sambre-et-Meuse* qui est devenue l'année suivante la section namuroise de l'*Association belge de Photographie*.



Carte d'identité d'Adolphe Dupont, délivrée le 21 octobre 1915, alors qu'il est âgé de 17 ans. Elle porte le cachet « sous surveillance » [In Überwachung] : les Allemands craignent en effet que les jeunes Belges quittent la Belgique pour gagner l'Angleterre et rejoindre les armées alliées. Coll. Famille Dupont.

Son père, Émile Dupont (Namur, 1860 - 1933), commissionnaire-expéditeur rue de Fer, est également membre de cette association. La passion de la photographie se communique rapidement à la troisième génération.

Adolphe Dupont, qui deviendra un médecin dermatologue réputé, professeur à l'Université de Louvain, réalise dès l'âge de treize ou quatorze ans de beaux clichés du jardin de la maison familiale, 14 rue Saint-Nicolas. Il pratiquera la photographie pendant toute sa vie, documentant notamment les inondations de l'hiver 1925-26 et rapportant des paysages du Namurois, de la vallée de la Semois et de l'étranger.

Il s'adonnera également au dessin et à la peinture de paysages, de natures mortes et de portraits. Le fonds Dupont est conservé aux Archives photographiques namuroises.

Fernand Gilles

Fernand Gilles est un photographe professionnel à la réputation bien assise lorsque débute la Première Guerre mondiale. Au début du conflit, il enregistre les destructions de l'invasion, avec notamment des vues de Dinant et Bouvignes. Mais son activité principale est le portrait de studio. L'obligation d'un portrait sur les laissez-passer pour les ambulanciers en août 1914, puis sur les cartes d'identité en 1915, lui amènera une nouvelle clientèle au début de la guerre. Les Allemands s'adressent aussi à lui pour des portraits isolés ou de groupe, ainsi que des reportages en extérieur, sur des cavaliers à Wépion ou la visite du Roi de Bavière à Namur le 8 février 1915.

Dans les jours qui suivent l'armistice, il photographie les préparatifs de la retraite allemande, s'attardant, comme Adolphe Dupont, sur le chargement des péniches et l'activité autour des remorqueurs, et sur les convois passant par le Boulevard ad Aquam. Le 22 novembre, c'est une foule enthousiaste qui acclame les troupes anglaises, arrivées par Belgrade et accueillies place d'Omalius par une allocution du bourgmestre Arthur Procès. La cavalerie défile, traversant la ville par la rue de Bruxelles, la rue de l'Ange et la place d'Armes pour se diriger ensuite vers Liège et l'Allemagne. Au soir du 22 novembre, il réalise quelques photos plus intimistes de militaires anglais installés dans l'église Notre-Dame pour y passer la nuit sur les litières de paille.

Né le 26 août 1878, Fernand Gilles appartient à la troisième génération d'une dynastie de photographes professionnels namurois. Il commence sa carrière en 1891 en secondant sa belle-mère, Joséphine Ledoux, restée veuve en 1889. Dès 1896, il reprend seul la direction des ateliers Gilles-Ledoux, rue de la Croix. Selon la tradition familiale, il aurait participé avec succès à plusieurs concours photographiques, et la maison Gilles-Ledoux aurait aussi obtenu le label envié de fournisseur de la Cour pour avoir réussi à exposer en ses vitrines, le jour-même de l'événement, des clichés de cérémonies organisées à l'occasion d'une visite du roi Léopold II à Namur.

Fernand Gilles meurt le 13 avril 1933, âgé de 55 ans. Son fils Armand (1913-1987) lui succède et installera son commerce en 1947 au 54, rue des Carmes. Le travail du studio cesse en 1974, mais des activités commerciales se poursuivent jusqu'en 1982. Le fonds Gilles est conservé aux Archives photographiques namuroises.

Marie-Christine CLAES

Place du Palais de Justice, à l'angle de la rue Grafé, les Allemands déménagent les documents administratifs entreposés au Palais de Justice. Suite à la séparation administrative de la Belgique, le 21 mars 1917, le bâtiment avait dû être vidé pour y installer le Ministère des Sciences et des Arts.

Photo Fernand Gilles, APN-AÉN, fonds Gilles.

